

Elena Iourach

entre exil et royaume



Il faudrait, non pas une page mais un carnet entier pour dessiner son portrait, esquisser les chemins qui l'ont inspirée, croquer les villes qui l'ont modelée, Zaporojie où elle est née, Saint-Pétersbourg où elle a étudié, Tunis qu'elle a aimée et aujourd'hui Pézenas qu'elle a su apprivoiser : la vie multiple et flamboyante d'Elena Iourach, à la fois musicienne, écrivaine et médecin, semble jaillir d'un roman picaresque singulier.

C'est au café des Arts, et dans un français châtié fleurant bon le cuir de Russie et le musc oriental, qu'elle nous a confié quelques bribes de son histoire avec une liberté de ton surprenante.

De sa jeunesse vécue en URSS dans le milieu privilégié des apparatchiks et de la Nomenklatura auquel son père, architecte et communiste appartenait, elle conserve de joyeux clichés mêlant foulards rouges, lilas bleus et foules en liesse se pressant à l'entrée des concerts.

Cependant au pays du bonheur soviétique, tout n'était pas aussi doré qu'une vatrouchka ou qu'un mazurek. Elena le sait bien, elle dont le père mourut tragiquement à la suite de son exclusion du parti et qui, depuis toujours, rêvait de vie plus libre, moins

morne et moins grise. Toujours est-il que, diplômée de médecine et de musique en poche, elle décida de s'embarquer pour les chimères de l'occident et quitta son pays « avec un étranger » après avoir essuyé les foudres humiliantes du KGB auquel, avant de partir, elle fut confrontée.

C'est ainsi qu'on va la retrouver pendant quelques années à Tunis dans le giron de la société politique au pouvoir, mariée puis divorcée et exerçant la médecine tout en dirigeant, en même temps, l'école de piano Rimski-Korsakov qu'elle avait créée.

« Mais tout vacille dans la vie », écrit-elle, avec philosophie, dans son premier roman.

Deux décennies plus tard, elle est à Pézenas, médecin reconverti dans la cuisine mais dont la générosité notoire et culinaire va vite avoir raison de son budget et de sa nouvelle orientation. Par chance, ses talents de pianiste et de professeur de musique qu'elle n'a jamais cessé de cultiver vont lui ouvrir les portes de la renommée et du festival de Pézenas Enchantée auquel participent désormais, chaque année, les plus brillants de ses élèves ; et bien que l'intransigeance de son enseignement la fasse souvent « passer pour une sorcière aux yeux de ses apprentis pianistes », dit-elle en s'esclaffant, elle se « sent aujourd'hui très fière » que certains d'entre eux aient accédé à de grands conservatoires et obtenu des prix de piano réputés.

À l'évidence, Elena Iourach est l'image-type de la femme libre, moderne et épanouie ainsi que de l'artiste comblée. Comment ne le serait-elle pas, d'ailleurs, après ses succès personnels, musicaux ou littéraires et dont le dernier est la publication, à Tunis, de « La saga soviétique », son deuxième roman ? Pourtant, quand on lui demande à brûle-pourpoint, si elle ressemble à ces « égarées de l'Est » décrites dans son récit éponyme et édité en 2015, elle tressaille et soudain éclate en sanglots.

L'exil, choisi ou non, est toujours une souffrance.

Reine Serrano